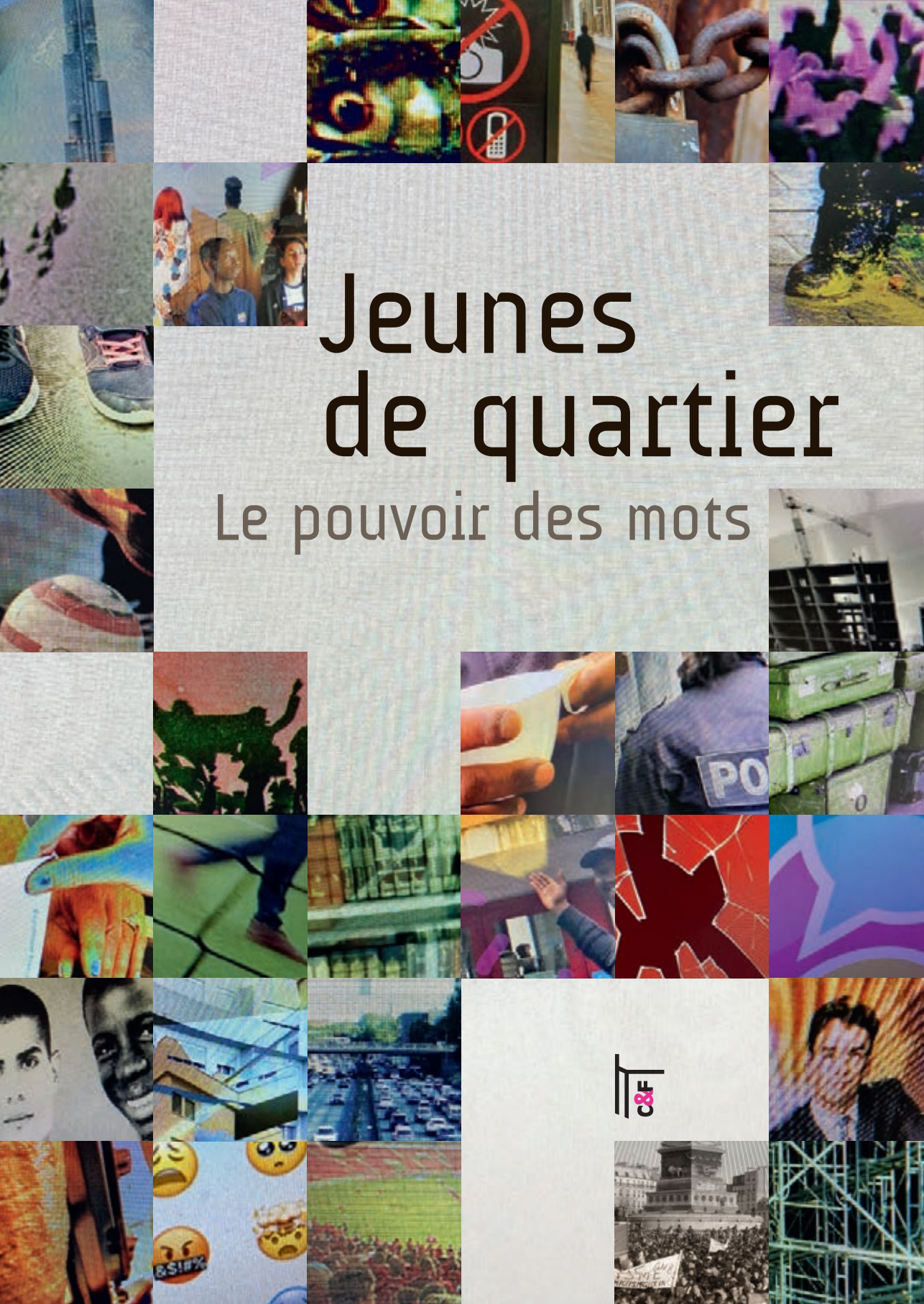

Jeunes
de quartier
Le pouvoir des mots
C&F

Chez le même éditeur

À l'école du partage, les communs dans l'enseignement
Marion Carbillet & Hélène Mulot
Collection Les enfants du numérique
Avril 2019 – ISBN 978-2-915825-93-0

Le désir de détruire, comprendre la destructivité pour résister au terrorisme
Daniel Oppenheim
Collection Interventions
Mars 2021 – ISBN 978-2-37662-022-8

Visages de la Silicon Valley
Mary Beth Meehan (photographies et récits)
Fred Turner (essai)
Nov. 2018 – ISBN 978-2-915825-86-2

Soigner, manifeste pour une reconquête de l'hôpital public et du soin
Collectif Les furtifs
Collection Interventions
Juillet 2021 – ISBN 978-2-37662-026-6

Catalogue complet : https://cfeditions.com

© Collectif Pop-Part 2021 / C&F éditions
Licence Creative Commons by-nc pour les articles.
L'ouvrage est publié sous licence édition équitable :
http://edition-equitable.org.

ISBN 978-2-37662-027-3
C&F éditions, août 2021
35 C rue des Rosiers, 14000 Caen
https://cfeditions.com

Collectif Pop-Part
coordonné par Marie-Hélène Bacqué
et Jeanne Demoulin

Jeunes de quartier

Le pouvoir des mots

Un abécédaire participatif

C&F éditions
2021

Sommaire

Introduction 7

Avenir 17
Banlieue / Paris 23
Changement urbain 33
Confinement 41
Culture 47
Discrimination 57
Engagement 67
Études 75
Famille 87
Filles / garçons 95
Foot 103
Gilets jaunes 109
Grands / Petits 113
Histoire 119
Kebab 129
Maraudes 137
Médias 141
Origines 151
Police 161
Politique 169
Quartier 177
Religion 183
Sport 195
Structures jeunesse 203
Violence 211
WhatsApp & autres 221
Zyed & Bouna 227

Les quartiers 233
Les participant·es 234
Remerciements 237

Introduction

Jeunes de quartier

Marie-Hélène Bacqué
SOCIOLOGUE

Jeanne Demoulin
SCIENCES DE L'ÉDUCATION

Qu'est-ce qu'être jeune dans un quartier populaire ? À quelle expérience sociale, urbaine, familiale, à quelles visions de sa place dans la société et dans le territoire cela renvoie-t-il ? Telles sont les questions qui ont guidé cet ouvrage et la recherche participative conduite dans dix villes ou quartiers de l'Île-de-France : ce livre en est le fruit[1]. D'emblée le pluriel s'est imposé tant les situations sociales, les origines, les histoires familiales, les parcours scolaires des jeunes sont loin d'être homogènes. Que partagent-ils donc ? Qu'est-ce qui les rassemble ou, au contraire, les différencie ? Au bout du compte, l'expression « jeunes des quartiers populaires » a-t-elle un sens ?

Ces jeunes font l'objet de multiples discours, écrits et images. Les médias et nombre de déclarations politico-médiatiques pointent bien souvent d'abord la délinquance, la violence, les trafics, l'islamisme, le communautarisme, la domination masculine, tout cela concentré dans un paysage triste et uniforme de barres d'immeubles grises et décrépies. Les jeunes sont ainsi bien souvent dépossédés de leur image ; ils sont ceux dont on parle, plus que ceux que l'on écoute. À rebours, nous avons voulu partir de leurs expériences et construire avec eux cette recherche. Nous avons essayé de « voir d'en bas » pour proposer une « traduction plus juste et étoffée du monde[2] ». Pari difficile, qui nous a amené·es à développer des méthodes de recherche originales, basées sur la production de récits et d'analyses par les jeunes et sur leur mise en discussion[3].

En commençant cette recherche, nous avions conscience du double écueil auquel sont confrontés les chercheur·es qui travaillent sur les quartiers populaires, entre fascination et idéalisation d'un côté, regard normatif et condescendant de l'autre[4]. Partir des points de vue des jeunes, les mettre en discussion, ouvrir la perspective, nous semblait une façon de prendre en compte et de dépasser cette difficulté. La démarche proposée ici repose sur une réflexion circulante entre les mots et les thèmes travaillés par et avec les jeunes, entre les territoires habités par ces jeunes, entre les différentes positions et éclairages des participant·es à cette recherche, jeunes, professionnel·les ou militant·es, et chercheur·es. La forme de l'abécédaire vise à permettre cette circulation à partir de mots, qui sont autant de pans de l'expérience des jeunes, intrinsèquement reliés les uns aux autres. Rendre compte de cette expérience dans sa globalité et dans sa diversité, c'est en effet considérer que chacune de ses dimensions ne peut être appréhendée isolément des autres, qu'elle ne peut être saisie que si elle est éclairée par d'autres. Les mots sont importants, de même que la façon dont ils s'agencent et se répondent. Dans l'introduction de l'*Aventure des mots de la ville*, Christian Topalov affirmait ainsi leur pouvoir[5] : « *Les mots ne font pas que décrire, ils constituent des formes de l'expérience du monde et des moyens d'agir dans et sur celui-ci. Les mots sont un donné social, un héritage qui préexiste aux locuteurs, ils résultent aussi d'initiatives des acteurs historiques, ils sont des outils pour la connaissance et l'action. Les mots sont des moyens de s'entendre, ils sont aussi des armes* ». À la puissance des mots nous rajouterons ici celle des images qui ont aussi représenté pour les jeunes un vecteur de production de connaissances et une forme de réappropriation des représentations et de leur place dans le monde dans lequel ils et elles vivent.

Il ne sera pas question, comme dans un dictionnaire, de proposer des définitions stables ou définitives qui s'opposeraient à celles qui existent déjà ou prétendraient être plus précises, mais plutôt de mettre en discussion des points de vue, des analyses, sans prétendre à la synthèse. L'ouvrage pourra être lu comme un anti-dictionnaire des idées reçues sur les jeunes des quartiers populaires, tant les analyses proposées vont parfois à l'encontre des représentations de sens commun et, dans tous les cas, les complexifient.

Chaque notice de cet abécédaire est composée de textes écrits par des jeunes, par des professionnel·les de l'animation ou du travail social, par des chercheur·es, d'extraits d'ateliers ou d'entretiens conduits au cours de la recherche, d'illustrations et de vidéos produites par les jeunes[6]. Libre au lecteur et à la lectrice de faire son chemin, de naviguer en laissant toujours ses conclusions en suspens, prêtes à être revisitées à chaque nouveau texte ou visionnage de vidéo. L'expérience des jeunes des quartiers populaires est mouvante et multiforme : la forme de l'ouvrage a voulu mettre en relief cette labilité, en essayant d'éviter les réductions schématiques ou les analyses surplombantes. Nous avons aussi souhaité ouvrir l'atelier de la recherche et proposer des prolongements de l'analyse : le site internet compagnon de cet ouvrage (https://jeunesdequartier.fr)

L'ouvrage pourra être lu comme un anti-dictionnaire des idées reçues sur les jeunes des quartiers populaires.

permet d'accéder à l'ensemble des capsules vidéos réalisées par les jeunes, à des éléments de méthodologie, à des textes complémentaires dont des articles scientifiques approfondissant certains thèmes ou proposant une analyse réflexive sur la démarche de cette recherche.

Une méthodologie participative inédite

Dans ce travail, se sont impliqué·es une vingtaine de chercheur·es et d'étudiant·es en master et en doctorat appartenant à différentes disciplines : sociologie, géographie, histoire, urbanisme, sciences de l'éducation…

Dans chacune des dix villes concernées – Aubervilliers (93), Clichy-sous-Bois (93), Corbeil-Essonnes (91), Nanterre (92), Pantin (93), Saint-Denis (93), Suresnes (92), Paris 18e (75), Vert-Saint-Denis (77), Villeneuve-la-Garenne (92) – des acteurs locaux ont intégré l'équipe de recherche. Ils et elles disposent de connaissances spécifiques et étaient déjà inscrit·es pour la plupart dans des relations avec des jeunes. Ils et elles sont habitant·es ou ex-habitant·es de ces territoires, professionnel·les ou militant·es (un chargé de mission insertion professionnelle de la ville d'Aubervilliers, un « ancien » du quartier des Tarterêts à Corbeil-Essonnes), salarié·es ou non de structures qui œuvrent localement dans le champ de la jeunesse, associatives (la Maison Jaune et l'association AJSONT à Saint-Denis, Espoir 18 dans le 18e arrondissement de Paris, Zy'va et le Théâtre du Bout du Monde au Petit-Nanterre) ou municipales (Le Lab' à Pantin, la Salamandre à Vert-Saint-Denis, la Maison de quartier des Sorbiers à Suresnes). À Clichy-sous-Bois, le partenaire a été l'association AClefeu, issue du mouvement social de 2005 ; à Villeneuve-la-Garenne, c'est avec une association de l'économie sociale et solidaire, LePoleS, que le partenariat s'est construit. C'est avec ces partenaires qu'ont été constitués les groupes de jeunes dans chaque quartier, ce qui a contribué à orienter leur composition. De façon générale nous avons ainsi travaillé avec des jeunes inscrit·es dans la sociabilité de leur quartier, des jeunes qui ne sont pas les plus marginalisé·es, une jeunesse que l'on pourrait qualifier d'ordinaire, dont on parle peu.

Les 120 jeunes qui ont contribué à ce travail sont âgé·es de 15 à 34 ans (35 % ont entre 19 et 22 ans), autant de filles que de garçons. Leurs parents sont en majorité ouvriers ou employés (c'est le cas de 64 % d'entre eux, 15 % sont commerçants ou artisans, 16 % professions intermédiaires et 5 % cadres) ; 97 % d'entre eux vivent dans leur famille et 95 % ont grandi dans des fratries de plus de 3 enfants. Enfin, plus des deux-tiers sont lycéen·nes ou étudiant·es, tandis que les jeunes actif·ves sont également réparti·es entre ceux qui travaillent et ceux qui recherchent un emploi. Les trajectoires scolaires et professionnelles sont variées ; elles font jouer les parcours migratoires et résidentiels des familles et leurs situations socio-économiques, mais aussi le genre et les expériences scolaires antérieures : plusieurs jeunes sont ainsi les premiers de leur famille à poursuivre des études après le lycée. La très grande majorité est née en France (86 %), mais a également au moins un parent immigré (88 %). Ces origines sont diverses : si la majorité vient du Maghreb et d'Afrique subsaharienne, d'autres origines sont représentées (Égypte, Turquie, Chili, Russie, Serbie, Monténégro, Antilles…). Près de 86 % se déclarent d'une religion et, parmi eux, plus de 85 % sont musulmans.

Jeunes, acteur·rices locaux·les et chercheur·es, se sont impliqué·es à des degrés divers dans la réalisation de la recherche, du travail de terrain à l'analyse des données et à l'écriture de cet ouvrage. La coordination des quartiers populaires « Pas sans nous » a aussi participé au collectif de recherche. Les jeunes comme les structures ont été rétribués financièrement pour leur participation[7]. Il s'agissait ainsi de reconnaître leur contribution et d'essayer d'atténuer les asymétries au sein de ce large collectif de recherche.

Au cœur des quartiers et des expériences des jeunes

Les quartiers sur lesquels nous avons travaillé présentent des configurations sociales et urbaines variées. Si les quartiers populaires sont souvent assimilés en France aux grands ensembles, les classes populaires habitent aussi les grandes périphéries urbaines et les quartiers dégradés des centres-villes, diversité dont nous avons voulu rendre compte. Pour une appréhension fine, nous avons choisi de limiter notre terrain à la région francilienne en travaillant sur des territoires observant des situations différentes dans la métropole et dans les rapports à la centralité et présentant diverses morphologies urbaines. Les territoires sont ainsi situés à Paris (18e arrondissement), dans la première couronne en Seine-Saint-Denis et dans les Hauts-de-Seine (Pantin, Aubervilliers, Saint-Denis, Clichy-sous-Bois, Suresnes, Nanterre, Villeneuve-la-Garenne) et dans la deuxième couronne en Seine-et-Marne et dans l'Essonne (Vert-Saint-Denis, Corbeil-Essonnes). Certains sont inscrits dans un environnement populaire (Aubervilliers, Saint-Denis, Villeneuve-la-Garenne, Corbeil-Essonnes, Clichy-sous-Bois), d'autres dans un environnement socialement mixte (Nanterre, Pantin) et d'autres encore dans un environnement plus aisé (Suresnes, Vert-Saint-Denis, Paris 18e). Ils suivent des dynamiques de transformation divergentes, d'appauvrissement pour certains (Corbeil-Essonnes), de gentrification pour d'autres (Pantin, Paris 18e). S'ils sont quasiment tous concernés par la politique de la ville et si la plupart ont connu des programmes de rénovation urbaine au cours des deux dernières décennies, certains sont des quartiers d'habitat social voire des grands ensembles (le Petit-Nanterre, la Caravelle à Villeneuve-la-Garenne, les Tarterêts à Corbeil-Essonnes), d'autres présentent un tissu de centralité urbaine (Pantin, La Chapelle et Barbès dans le 18e arrondissement de Paris) ou s'insère dans celui-ci (quartier Basilique à Saint-Denis); enfin un quartier prend la forme de lotissements pavillonnaires (Vert-Saint-Denis)[8]. La recherche d'une diversité des terrains, d'acteurs locaux, de profils des jeunes et d'appartenances disciplinaires et de trajectoires des chercheur·es a ainsi représenté un principe méthodologique : notre objectif était d'échapper à une vision par trop homogène des quartiers populaires et de nourrir la discussion par la différence des situations, des trajectoires et des points de vue.

La méthodologie de la recherche s'appuie aussi sur une pluralité d'outils. Dans un premier temps, des ateliers ont été menés parallèlement dans chacun des quartiers, sur une période de six à neuf mois. Ils ont permis d'aborder l'expérience des jeunes, leurs pratiques et leurs représentations sociales et urbaines à partir de la production de cartes mentales, d'arbres généalogiques, de parcours commentés, de travail sur les mots du quartier et de la réalisation par les jeunes de courtes capsules vidéo de deux minutes environ, sur un lieu ou un thème

de leur choix. Des entretiens individuels orientés à partir des thèmes qui s'étaient dégagés dans les ateliers ont complété ces ateliers, une fois ceux-ci terminés.

La deuxième étape de la recherche a reposé sur un changement d'échelle et une montée en généralité : les jeunes des dix quartiers ont été réunis le temps d'un week-end pour croiser leurs productions et approfondir l'analyse par la confrontation à des situations différentes. Au cours de ces deux jours, s'est engagé un travail autour de « mots » choisis par les jeunes. Quelques mois plus tard, au cours d'un second week-end de travail organisé à leur demande, les jeunes ont choisi de nouveaux mots, en ont abandonné certains, retravaillé d'autres. Ce travail s'est prolongé ensuite en petits groupes thématiques. C'est cet ensemble, complété de mots choisis par les chercheur·es et les acteur·rices locaux, qui structure cet abécédaire. Les matériaux et contributions qui le nourrissent sont nombreux : enregistrements d'ateliers, cartes mentales, arbres généalogiques, vidéos et photographies, entretiens (120), textes produits par les différent·es participant·es.

Jeunes des quartiers populaires ?

Au fur et à mesure de l'analyse a émergé un portrait complexe des « jeunes des quartiers populaires ». Il a invité à aller au-delà de l'utilisation politique et professionnelle de cette catégorie, à s'interroger sur son sens, au regard de l'hétérogénéité incompressible des expériences. Existe-t-il un « nous » des jeunes des quartiers populaires ? Quels en seraient les contours ? En reprenant l'opposition formulée par Richard Hoggart dans *La Culture du pauvre* (1970 [1957]) au regard de quel « eux » se structurerait ce « nous » ? On relèvera tout d'abord que les jeunes n'utilisent pas la notion de quartiers populaires mais celle de « quartier » et, en opposition à la capitale plus aisée, plus propre, plus homogène, plus blanche, celle de banlieue. Si les jeunes Parisiens du 18e arrondissement expliquent que la banlieue est un autre monde, qu'on n'y parle pas de la même manière, ils distinguent leur quartier du Paris touristique et aisé. Les « quartiers » ne représentent pas un tout homogène, ils sont traversés de hiérarchies structurées notamment par les représentations médiatiques et par les réputations plus ou moins entretenues et intégrées par les jeunes. Ainsi, par exemple, Clichy-sous-Bois reste la ville de Zyed et Bouna où ont débuté les révoltes sociales de 2005. Lors de la rencontre entre les groupes – deuxième étape de la recherche – les jeunes de Corbeil-Essonnes se moquent de ceux de Vert-Saint-Denis qu'ils renvoient au statut de ruraux ; ils présentent en contraste leur quartier, les Tarterêts, comme le « zoo » en référence au Bronx. Mais quand, lors d'une rencontre réunissant tous les jeunes de la recherche, un acte de vandalisme est commis, ils ont d'emblée le sentiment qu'on les en rend responsables et se plaignent d'être stigmatisés. Pour autant, les jeunes pour la plupart se présentent bien comme des jeunes de « quartier », au singulier.

L'adjectif « populaire » revêt ainsi pour eux peu de signification. Il est d'ailleurs bien souvent compris dans son deuxième sens : qui a du succès, qui est connu. Pour quelques-un·es, il prend, à l'opposé, une valeur péjorative. Pour les chercheur·es, cet adjectif désigne les groupes sociaux caractérisés par la faiblesse de leurs ressources économiques et la faiblesse de leurs statuts professionnels. Les quartiers populaires sont ceux où résident ces groupes. Bien qu'insatisfaisante, la catégorie de quartier populaire

apparaît moins normative et réductrice que celles de « quartiers difficiles », « quartiers sensibles » ou « quartiers défavorisés » longtemps utilisées par les politiques publiques et par certains travaux scientifiques. Renvoyant à la notion de « peuple », elle correspond sans doute aussi à un imaginaire et à une projection politique. Octroyant des ressources, des pratiques et une conscience sociale aux groupes concernés, elle comporte une dimension performative. La notion de quartiers populaires est aussi reprise par une partie des acteurs locaux, sans doute parce qu'elle s'est imposée dans le langage professionnel mais aussi peut-être parce que, pour les plus âgés d'entre eux, elle renvoie à une conscience sociale plus affirmée. Nous avons laissé ouverte la discussion, ce dont témoigne l'utilisation des deux expressions, jeunes de quartier et jeunes des quartiers populaires, dans cet ouvrage et dans son introduction.

Vers une expression collective ?

Que partagent les jeunes de quartier ? La stigmatisation représente une dimension majeure de leur expérience. Les récits sont nombreux pour la décrire et la nommer, dans les médias, à l'école, au travail, dans les rapports aux institutions et notamment à la police. La stigmatisation conduit bien souvent à la discrimination et c'est avant tout à partir de la lunette du territoire que les jeunes interrogent les discriminations dont ils sont l'objet. Le quartier ou la banlieue résument et opacifient la complexité des ressorts de la discrimination. Apparaissent entremêlés dans leurs témoignages et leurs analyses la couleur de peau, la religion, la classe sociale, l'habillement et la façon de parler, le genre et l'âge subsumés sous le quartier. Mais si la discrimination est une expérience partagée, elle reste vécue sur le mode personnel et fréquemment, c'est à des motifs individuels que les jeunes l'attribuent, développant rarement des éléments explicatifs plus généraux ou politiques. De même, si des sentiments d'injustice peuvent s'exprimer, ils débouchent peu sur une expression ou une revendication collective. Il n'en demeure pas moins qu'être jeune de quartier, c'est être confronté·e à la stigmatisation et aux discriminations et avoir à adapter ses comportements et ses espérances en conséquence.

Même si le terme est peu utilisé, c'est aussi une conscience diffuse mais omniprésente des inégalités qui s'exprime à travers les différentes thématiques abordées dans la recherche : inégalités dans l'accès à la culture, dans les études et dans l'orientation scolaire, dans l'habitat et dans le cadre de vie au regard des espaces bourgeois parisiens. La dimension socio-économique est cependant peu évoquée et on observe une grande pudeur à parler des difficultés économiques rencontrées par les familles. La précarité économique et sociale individuelle et familiale pèse néanmoins fortement sur les trajectoires ; elle contribue à limiter les possibilités de déplacement social et de redéfinitions successives qui caractérisent la jeunesse, et à fermer l'avenir.

Pour autant, ces inégalités multiformes semblent faire partie d'un paysage auquel il faut s'adapter. On pourrait voir ici une intériorisation des contraintes. Celle-ci n'est spécifique ni aux classes populaires ni aux jeunes des quartiers populaires tant l'objectivation du monde social exige du temps, du travail et une confrontation parfois douloureuse à la réalité. Il faut aussi mesurer le coût spécifique que peut représenter une

objectivation des inégalités et de la discrimination pour les jeunes des quartiers populaires. Reconnaître ces logiques revient à s'interroger sur sa place dans la société et à prendre conscience d'un ensemble d'obstacles et de barrières qui peuvent s'opposer à des projections de l'avenir. Or les aspirations de la plupart des jeunes de cette recherche ne s'écartent pas de celles d'autres jeunes et, s'ils retournent ponctuellement le stigmate en revendication identitaire, ils semblent avant tout ne pas vouloir s'y laisser enfermer.

C'est aussi paradoxalement la diversité qui fait lien entre les jeunes des quartiers populaires. C'est par la diversité qu'ils caractérisent en premier lieu leur quartier.

On observe par ailleurs plus largement un réagencement de la perception des inégalités par rapport à l'histoire militante des quartiers populaires et des mouvements sociaux. Jusque dans les années 1980, la question socio-économique, portée par les syndicats et les partis de gauche, ordonnait les représentations et constituaient l'enjeu politique principal. Mais la désindustrialisation, la précarisation du salariat, l'arrivée de vagues successives de populations étrangères, sont à la source d'une diversification des classes populaires, de leur parcellisation et d'un affaiblissement de la conscience de classe, ce que confirme cette recherche. La racialisation des rapports sociaux apparaît prégnante dans l'expérience des jeunes et dans la façon dont ils appréhendent le monde. Nous entendons ce terme non en référence à des « races » biologiques mais comme une construction sociale relevant d'un processus de catégorisation et d'infériorisation. Cette dimension, comme celle du genre, traverse presque toutes les notices de l'ouvrage. Pour autant, la question des discriminations raciales ne semble pas véritablement prendre le relais de celle des inégalités sociales ; celle du « quartier » par contre rassemble, tout au moins en termes d'identification.

C'est aussi paradoxalement la diversité qui fait lien entre les jeunes des quartiers populaires. C'est par la diversité qu'ils caractérisent en premier lieu leur quartier, lui accordant une valeur éminemment positive, qui le distingue de l'homogénéité parisienne, ou plus largement, des quartiers bourgeois, assimilée à une forme de pauvreté sociale. Grandir dans un quartier populaire c'est faire l'expérience de la diversité des origines, des trajectoires, des cultures et donc du rapport à l'altérité contrairement aux images caricaturales qui ne voient dans les banlieues populaires qu'une forme d'apartheid ou de ghetto ; c'est avoir en partage une histoire et une condition commune et en même temps éclatée, celle de l'immigration, souvent peu transmise par les parents. C'est expérimenter la créolisation et la relation telles que définies par Édouard Glissant. Bien sûr, cette diversité renvoie aussi à des formes mouvantes de hiérarchies, à des logiques de fermeture et de reproduction quand par exemple des jeunes Maliennes expliquent qu'elles ne se marieront qu'avec un homme appartenant à leur caste ou que d'autres pensent impossible d'épouser quelqu'un d'une autre religion. Les lignes de partage sont aussi sociales et reposent sur des trajectoires scolaires quand, par exemple, au cours d'un mouvement social, elles opposent les lycéen·nes des filières générales à celles et ceux du lycée professionnel.

Grandir dans un quartier populaire, c'est faire l'expérience de la diversité ethno-raciale, des origines, des trajectoires, des cultures et donc du rapport à l'altérité.

Les quartiers populaires, s'ils sont régis par des normes de solidarité, des codes de conduite et des formes de contrôle et d'encadrement spécifiques (entre filles et garçons, entre grand·es et petit·es) ne constituent ainsi pas un univers fermé. Surtout, le quartier n'est pas le seul espace de sociabilité pour de nombreux jeunes, qui peuvent ainsi développer plusieurs registres de comportement : fréquenter un lycée en dehors du quartier, pratiquer un sport pour les filles, accéder à l'université sont autant d'expériences qui permettent de mettre à distance les codes du quartier. L'espace métropolitain, parisien mais surtout banlieusard, est largement fréquenté, qu'il s'agisse de visiter sa famille, d'organiser des tournois de foot, de flâner dans les centres commerciaux ou d'aller dîner en groupe ou en couple au restaurant. Les mobilités sont multiples et contredisent l'image schématique des jeunes enfermé·es dans leur cité. Il faudrait aussi y ajouter les mobilités internationales et celles virtuelles des réseaux sociaux. Cela n'empêche pas que le quartier reste un élément d'identification fort, sans doute parce qu'il est aussi le lieu de l'enfance et qu'il constitue parfois une forme d'assignation sociale.

Stigmatisation et discrimination sociales, raciales, religieuses et territoriales, précarité des conditions économiques, incertitude de l'avenir, prégnance de l'ancrage dans le quartier et de ses codes, constituent autant d'éléments structurants de l'expérience des jeunes des quartiers populaires. Pour autant, ils ne se traduisent pas par une conscience de groupe, tant les trajectoires, situations sociales, expériences de la racialisation divergent. Ce sont plutôt des « nous » à géométries variables qui se revendiquent par le retournement des stigmates, par le soutien et l'identification à des luttes contre les injustices et les discriminations, par des engagements à l'échelle locale ou internationale et par des formes de solidarité. On n'observe pas non plus de ligne de clivage nette avec un « eux » qui peut ponctuellement être les Blancs, les Français, les Parisiens, les réfugiés, le quartier voisin ou la ville limitrophe…

Des moments exceptionnels comme le mouvement des Gilets jaunes, la crise sanitaire liée au Covid-19, un voyage, ou la confrontation parfois rude avec d'autres milieux sociaux lors de ses études ou dans le monde du travail, mais aussi la participation à des actions collectives comme des maraudes peuvent toutefois contribuer à une prise de conscience collective. Lors du confinement de 2020, les inégalités sociales ont ainsi rejailli avec force autour des conditions de logement (logement petit, insalubre, voire surpeuplé), de l'obligation de prendre les transports en commun pour assurer les « petits emplois essentiels » payés au SMIC, de la difficulté à suivre ses études. Elles ont été posées dans le débat public par des associations. Les jeunes mobilisés pour la distribution d'aides alimentaires ont été eux-mêmes surpris du nombre de familles en difficulté et de la consistance des difficultés économiques.

À vous

Ces quelques points d'introduction ne sauraient représenter un résumé de cette recherche dont les résultats dépassent par ailleurs ce seul écrit. En prenant les jeunes au sérieux, la recherche a engagé, et dans certains cas renforcé, une dynamique de transformation des positions. Elle a permis que des jeunes expriment des éléments de réflexivité par rapport à eux-mêmes ou à leur quartier, qu'ils mettent de la distance par rapport à l'image première qu'ils voulaient en donner. En les embarquant dans une dynamique de production collective, elle a aussi légitimé leur crédibilité à pouvoir agir sur leur vécu et leur entourage. Pour certain·es, l'aspiration à prolonger cette recherche au-delà des vidéos et à participer à l'écriture du livre et à d'autres actions en est une manifestation.

À chacun·e maintenant de piocher, de sauter d'un mot ou d'un texte à l'autre, en s'inspirant ou non des connexions proposées entre les différentes notices, de visionner les capsules vidéos, d'aller rechercher sur le site compagnon des éléments complémentaires pour comprendre la méthode ou approfondir un thème de recherche. Nous vous souhaitons bon voyage.

1. Cette recherche a été financée par l'Agence nationale de la recherche. Elle est intégrée dans le programme Tryspaces financé par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.
2. Suivant ainsi les recommandations de Donna Haraway, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14(3), 575–599, 1988.
3. Le *nous* dont il est question dans cette introduction est celui des deux coordinatrices de l'ouvrage. Quand il s'agit des choix opérés dans le processus de recherche, c'est un *nous* plus large, impliquant les chercheur·es mais aussi les professionnel·les de la jeunesse et militant·es associatif·ves qui ont contribué à la recherche et qui ont relu cette introduction.
4. Claude Grignon & Jean-Claude Passeron. *Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Seuil, 1989.
5. Christian Topalov, « Ceci n'est pas un dictionnaire », dans *L'Aventure des mots de la ville*, Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charles Depaule et Brigitte Marin (dir.), Robert Laffont, 2010.
6. Chaque vidéo est référencée dans l'ouvrage par un QR code qui permet un accès direct au visionnage.
7. L'indemnisation des jeunes reposait sur leur engagement à participer aux ateliers locaux, à un entretien individuel avec un·e chercheur·e et à deux journées de travail avec l'ensemble des participants de la recherche. L'indemnisation a été individuelle sur certains terrains tandis qu'elle a contribué au financement d'un projet collectif sur d'autres.
8. Pour plus de détails sur les différents terrains de la recherche et la méthode on se reportera au site internet : https://jeunesdequartier.fr.

La grande majorité des textes sont signés par leurs auteur·es, mais certains témoignages et analyses très personnels ont été anonymisés.

Banlieue / Paris : oppositions et porosités

Claudette Lafaye
SOCIOLOGUE

À l'opposé des visions savantes ou médiatiques qui appréhendent la jeunesse des quartiers populaires d'Île-de-France enfermée dans les cités où elle a grandi, des travaux ont montré avec profit que l'expérience urbaine des jeunes qui y résident est constituée de circulations diversifiées et ne se différencie pas fondamentalement de celle du reste de la jeunesse. La focalisation sur les déplacements vers la capitale oublie que celle-ci comprend des quartiers populaires et tend à négliger une mobilité soutenue au sein de la banlieue, qui dépasse très tôt les limites de la commune de résidence. Si la mobilité des banlieusards vers Paris est inégale, tous l'ont expérimentée ; son intensité est d'abord fonction de l'âge, des lieux d'études et de travail, de la proximité géographique et de l'accessibilité à la capitale, mais aussi de l'autonomie octroyée par les parents ou conquise par les jeunes. Paris est pour beaucoup de jeunes un monde qu'ils explorent dans des contextes variés.

Une mobilité sous contraintes

Les premières circulations autonomes dépendent bien sûr des normes éducatives parentales, lesquelles n'ont rien d'homogène, les filles étant souvent plus surveillées que les garçons. Elles dépendent aussi des possibilités matérielles d'exercer un contrôle parental comme des aptitudes des jeunes à se soumettre ou à transgresser les règles familiales. Elles varient parfois au sein d'une même famille, comme le raconte une jeune d'Aubervilliers dont les cadets n'ont pas acquis à treize ans la mobilité que lui avait autorisée sa mère à cet âge.

Si tous les jeunes ont en partage d'avoir vu leur mobilité autonome croître avec l'âge, celle-ci est néanmoins tributaire de la densité très inégale du réseau de transport en commun selon les lieux de résidence, de la possession d'une carte navigo et, pour ceux qui n'en ont pas, de l'audace à frauder. Les difficultés d'accéder à Paris depuis Vert-Saint-Denis, Corbeil-Essonnes ou Clichy-sous-Bois structurent la mobilité des jeunes de ces communes et le rapport qu'ils entretiennent avec la capitale. À l'inverse, dès l'entrée en sixième, certains jeunes de Pantin comme d'Aubervilliers ou de Saint-Denis, filles comme garçons, sont partis explorer Paris grâce aux lignes 5, 7 et 13 du métro, parfois à l'insu de leurs parents, tandis que ceux du 18e arrondissement découvraient la banlieue proche.

À Vert-Saint-Denis, Corbeil-Essonnes ou Clichy-sous-Bois, se déplacer en transports en commun nécessite de maîtriser les horaires et d'anticiper les incidents techniques et les trains supprimés pour ne pas se retrouver en difficulté. Pour les résidents de ces territoires mal desservis, la voiture constitue un mode de transport privilégié et l'obtention du permis de conduire est, comme en milieu rural, un gage d'autonomie. Lorsqu'ils n'en sont pas encore titulaires, ils sont dépendants de frères et sœurs ou de copains plus âgés pour l'ensemble de leurs déplacements. C'est pourquoi avant leur 18 ans, filles comme garçons travaillent souvent et économisent afin de s'inscrire dans une auto-école.

La banlieue, un territoire pratiqué et sillonné

Le territoire de la banlieue parisienne pratiqué et sillonné par les jeunes dessine une géographie de la dispersion et de la densité des liens familiaux entretenus, une géographie des activités scolaires et périscolaires et, enfin, une géographie plus resserrée des centres commerciaux.

Les jeunes avec lesquels nous avons travaillé ont presque tous grandi au sein de familles nombreuses issues de l'immigration et la plupart, y compris les jeunes du 18e arrondissement, ont de la famille disséminée en Île-de-France. Les visites familiales débouchent sur une découverte sélective, en pointillés, de la banlieue parisienne qui s'opère à travers le hasard des lieux d'installation de la famille proche ou élargie et le filtre des branches que l'on fréquente. Une jeune de Clichy-sous-Bois raconte ainsi que chaque samedi, elle rend visite à l'un des six frères de son père qui résident tous dans une commune différente. Une autre de Paris 18e passe ses vacances avec ses cousines dans une cité de Saint-Denis. D'abord réalisés sous la tutelle des parents et souvent accomplis en voiture, ces déplacements nourrissent des attirances et des répulsions pour des endroits perçus comme différents du lieu de vie : le calme de l'Essonne est valorisé par une jeune de Paris 18e tandis qu'il fait figure de repoussoir pour une autre d'Aubervilliers. Une deuxième géographie de la banlieue fréquentée par les jeunes est celle du sport en club et des loisirs encadrés, plus

que celle des sorties scolaires qui sont peu évoquées. Ces activités se déroulent principalement sur le territoire communal et participent de son appropriation. Les rencontres et les compétitions mais aussi les sorties culturelles ou récréatives contribuent pourtant dès l'enfance à agrandir le territoire fréquenté et à familiariser les jeunes avec d'autres villes de banlieue, parfois avec Paris. L'émancipation des formes d'encadrement se réalise en groupes de pairs : la fréquentation du cinéma, de restaurants, des bases de loisirs ou des parcs d'attractions, ainsi que celle des centres commerciaux se déroule davantage en banlieue qu'à Paris, y compris lorsque la capitale est proche ou accessible. Le foot hors des clubs donne lieu à des tournois auto-organisés mettant aux prises les jeunes de plusieurs communes sur les city stades. Les jeunes de Suresnes pratiquent l'urban soccer ou le five à Puteaux, Nanterre ou Bezons.

Les centres commerciaux dessinent une troisième géographie de la banlieue pratiquée en fonction de leur accessibilité en transports en commun ou via le réseau routier. Ils font figure de pôles d'attraction puissants qui aimantent, à deux ou trois exceptions près, tous les jeunes rencontrés. D'abord fréquentés en famille, les jeunes s'y rendent en groupe dès qu'ils ont conquis une autonomie de déplacement. Ce sont les premiers espaces d'expérimentation collective en dehors du quartier et souvent de la ville d'origine. Au-delà du shopping ou de la sortie au McDo ou à la pizzeria, la déambulation en leur sein constitue une activité récréative en soi, un espace d'évasion du quotidien, selon les termes d'une jeune de Clichy.

Paris, un autre monde

La fréquentation de Paris s'initie d'abord sur le mode de la consommation touristique impliquant la visite obligatoire des lieux incontournables : les Champs-Élysées, la tour Eiffel, le Trocadéro, Montmartre, tandis que Bastille ou les *rooftops* du quai d'Austerlitz sont réservés aux soirées. Chez certains jeunes, les lieux du tourisme de masse sont ceux où ils reviennent régulièrement en bande, lors de balades en amoureux ou lorsque la famille éloignée vient en visite. Pour d'autres, cela prend la forme de l'énumération des endroits qu'il faut avoir vus au moins une fois dans sa vie et qu'il n'y a pas lieu de revoir, selon la modalité des cases que l'on coche. Les quartiers populaires de Paris (La Chapelle, Belleville, Barbès) ne sont évoqués que lorsque de la famille y réside et par une jeune fille voilée de Corbeil-Essonnes qui s'y sent moins étrangère. Ce ne sont pas des destinations de loisir : comme le dit un jeune de Pantin, à quoi bon aller à Paris si c'est pour y retrouver la banlieue.

Le jugement esthétique incarné dans l'expression récurrente « Paris, c'est beau » se confond parfois avec une autre expression tout aussi récurrente « Paris, c'est propre » et renforce le sentiment que la banlieue d'où l'on vient est un territoire de relégation.

Le fait de se rendre à Paris, ne serait-ce qu'occasionnellement, conduit les jeunes à opérer des comparaisons entre la banlieue qu'ils pratiquent et la capitale. Les différences soulignées ont trait à l'esthétique, à l'entretien des espaces publics, aux manières de se comporter. Le jugement esthétique incarné dans

Banlieue / Paris : oppositions et porosités

l'expression récurrente « Paris, c'est beau » se confond parfois avec une autre expression tout aussi récurrente « Paris, c'est propre » et renforce le sentiment que la banlieue d'où l'on vient est un territoire de relégation. Les regards sont attentifs aux tenues vestimentaires et au maintien corporel. Deux jeunes filles d'Aubervilliers soulignent la sérénité et la réserve des Parisiens dans l'espace public et brossent en contraste le portrait de banlieusards sur la défensive, posture qui fait écho au sentiment de ne pas être pleinement à sa place dans la capitale.

L'altérité culturelle, sociale, voire raciale se dissout souvent dans l'opposition territoriale. Une étudiante originaire de Clichy-sous-Bois, qui fait l'expérience d'être une des rares racisées de l'université parisienne qu'elle fréquente, souligne sa difficulté à échanger avec les étudiants parisiens tant les sens de l'humour sont étrangers l'un à l'autre. Les différences sont d'autant plus vivement ressenties que les jeunes de banlieue sont une minorité à être inscrits dans les universités du centre de Paris. La confrontation entre des mondes sociaux imperméables est également évoquée par d'autres jeunes qui en font l'expérience lors de stages, de jobs ou même lors de sorties à Paris alors que c'est à Neuilly que les jeunes du Petit-Nanterre font cette même expérience. Entre la banlieue et Paris se joue une opposition où s'active le stigmate territorial accolé à la figure du jeune de banlieue et où s'expérimentent des discriminations. Même la fréquentation des espaces publics parisiens peut laisser affleurer un sentiment diffus d'illégitimité. Parfois, les jeunes parviennent à jouer de leur origine banlieusarde et à restaurer une forme de symétrie. L'un d'entre eux, scolarisé dès le lycée dans le 5e arrondissement, parvient à faire de sa connaissance de la banlieue un atout qu'il mobilise pour gagner le respect de ses condisciples et réduire leurs préjugés tandis qu'un autre joue avec ceux de ses interlocuteurs.

Paris, ou tout au moins ses quartiers centraux et touristiques, est également un autre monde en ce qu'il constitue, particulièrement pour les jeunes filles, le lieu où elles peuvent faire l'expérience de l'anonymat urbain. Certaines évoquent l'impossibilité de fréquenter les espaces publics et les cafés des quartiers et des villes où elles résident, mais aussi le quartier parisien de Barbès, en raison de leur monopolisation par les hommes. L'assignation genrée se déploie sous deux formes. La première se manifeste dans certains espaces publics saturés par une présence masculine. Les jeunes femmes anticipent en permanence l'exposition à des regards masculins insistants et exercent un autocontrôle sur leur tenue vestimentaire afin de s'épargner le malaise inhérent aux regards qui dénudent ou jugent. La deuxième forme d'assignation genrée dont Paris permet de s'émanciper est celle de la surveillance, à l'origine des commérages et des réputations, exercée dans les quartiers populaires de banlieue comme de Paris 18e. Si celle-ci cible souvent les jeunes filles, elle concerne également l'ensemble des jeunes indépendamment de leur genre. Le contrôle social n'est pas uniquement exercé par les hommes sur les femmes, il est aussi exercé par les hommes adultes sur tous les jeunes comme le note un jeune de Clichy, ce qui lui confère une double dimension genrée et générationnelle. Pour l'ensemble des jeunes gens, Paris symbolise alors l'espace public par excellence, un idéal de liberté, un horizon d'émancipation.

Banlieue-Paris : porosités

La banlieue présente néanmoins des porosités physiques, sociales et symboliques avec cet autre monde que représente Paris.

Les centres commerciaux Le Millénaire, à Aubervilliers, Vill'Up ou Le Parks, dans le 19e arrondissement et plus encore le parc de la Villette font figure de sas entre la banlieue et Paris pour plusieurs jeunes d'Aubervilliers et de Pantin. Inversement, les jeunes de Paris 18e considèrent que Saint-Ouen n'est pas encore la banlieue. Pour les plus éloignés, ce sont les gares, leurs boutiques et le brassage de la population qui assurent la transition : celle de Lyon pour les jeunes de Corbeil-Essonnes ou de Vert-Saint-Denis, celle du Nord pour ceux de Saint-Denis ou de Clichy ou même celle de Saint-Lazare pour certains jeunes d'Aubervilliers. Châtelet, dont Fabien Truong avait montré qu'il incarnait pour les lycéens de Seine-Saint-Denis le Paris accessible, semble moins massivement jouer ce rôle. Pour certains jeunes de Vert-Saint-Denis, quand ils vont à Ivry, Montreuil ou Pantin, c'est déjà Paris. La porosité se devine aussi dans la composition sociale des populations. Un jeune ayant obtenu une dérogation pour être scolarisé dans un lycée du 19e arrondissement afin d'éviter celui de Pantin note la proximité des élèves qui les fréquentent, tandis qu'un autre oppose l'environnement populaire et culturellement mixte commun à la Villette et Aubervilliers à celui nettement plus homogène de la rue d'Ulm où il suit un programme destiné aux lycéens de la banlieue populaire. Les changements urbains du centre-ville de Pantin et l'aménagement des berges du canal associées à un processus de gentrification viennent aussi questionner la frontière entre la banlieue et Paris : désormais, les jeunes Pantinois se sentent presque parisiens, non sans inquiétude quant à leur maintien dans la ville.

L'opposition entre la banlieue et Paris, telle qu'elle s'exprime chez les jeunes de la recherche, ne se réduit donc pas à leur mobilité. Elle est aussi chargée symboliquement et elle recoupe les oppositions de classe, de race et de genre, même si celles-ci sont très inégalement identifiées et formalisées par les jeunes. Pourtant, s'ils perçoivent Paris comme un autre monde, plus beau, plus propre, voire plus bourgeois, qui résonne en contraste avec une banlieue dépourvue de ces attraits, les jeunes ont à cœur de valoriser l'éthos moral des résidents de banlieue populaire. À leurs yeux, celui-ci est nettement supérieur à celui des Parisiens, perçus comme peu solidaires. La pratique répandue des maraudes sur le territoire parisien, réactivée lors du confinement du printemps 2020, en témoigne. À travers cet engagement, les jeunes des quartiers populaires interrogent l'attention portée aux Parisiens les plus démunis par des résidents plus fortunés qu'eux-mêmes, qui négligent de leur porter secours. Ce faisant, ils rendent visible, sous une forme gratifiante, la place qu'ils occupent dans l'espace social, quelque part entre les résidents aisés du centre de Paris et les plus pauvres que des tentes de fortune peinent à abriter dans les rues de la capitale. ■

Nadia
17 ANS
AUBERVILLIERS

J'aime bien cette sensation quand personne ne me connaît et que je ne connais personne

Je suis quelqu'un qui ne sort pas. Pas à Aubervilliers, en tout cas. Si je sors, c'est occasionnellement : je ne vois pas l'intérêt de descendre en bas de chez moi. Pour moi, c'est une perte de temps. À Aubervilliers, je vais à l'école, je rentre chez moi, je vais à la salle de sport ou bien ma mère m'envoie faire des courses… Sortir avec des amies, non… Mais, par contre, sortir en dehors… Des fois, j'ai des coups de folie, je suis inscrite à ma salle Basic-Fit, mais il y en a une à la place d'Italie : je vais m'amuser un matin à aller à la place d'Italie. J'aime bien sortir des fois d'Aubervilliers parce que déjà, autour de moi, personne ne me connaît. J'aime bien cette sensation quand personne ne me connaît et que je ne connais personne… J'aime avoir ce moment-là pour moi toute seule. Vraiment.

Aéroville, c'est pareil, j'y vais toute seule : je prends mes affaires et je sors très tôt le matin et je rentre le soir ou en fin d'après-midi. J'aime bien avoir une journée toute seule. On croit que je suis folle : « *mais qu'est-ce qu'il te prend ?* ». Les gens disent toujours : « *tu m'accompagnes ici, tu m'accompagnes là !* » Moi je sais que je n'aime pas être accompagnée. Aéroville, ce n'est pas très loin… Paris-Nord, Aéroville… Hier, je pensais aller au parc de la Courneuve toute seule, me poser pour réviser… J'aime bien découvrir des paysages toute seule… Je suis quelqu'un qui aime découvrir, j'aime voir d'autres choses, parce que je suis choquée quand même quand je vois comment c'est Aubervilliers ! Je me dis qu'à quelques kilomètres, il y a tout autre chose ! J'aime bien aussi Aubervilliers parce qu'il y a des bâtiments avec des nouvelles structures et j'aime beaucoup. Je suis passée à la Courneuve récemment et ils ont fait des bâtiments tout colorés. Il y avait un monsieur qui était là à regarder : il était impressionné. Franchement, à Aubervilliers, ils commencent à faire des bâtiments avec des structures que j'aime beaucoup : c'est très moderne, très original. J'aime beaucoup, beaucoup, beaucoup.

À Paris, j'aime bien les monuments. Je marche : je vais voir une fontaine — j'aime beaucoup les fontaines — je vais voir une statue, je vais voir des bâtiments. J'aime bien quand je marche, j'aime bien les places, là où il y a des bancs… Je vois des gens qui discutent… C'est ça qui est bien à Paris. Je me sens à l'aise parce qu'il y a beaucoup de touristes. Comme il y a beaucoup de touristes, j'ai l'impression d'être moi aussi une touriste : je me fonds dans la masse. Quand je veux être toute seule, c'est à Paris que je vais parce qu'à Paris je ne connais personne et personne ne me connaît. Par contre, je ne pense pas que je me sentirais à l'aise auprès des personnes qui habitent Paris. Surtout si on sait que je suis d'Aubervilliers. J'ai l'impression que les gens vont dire « qu'est-ce qu'elle vient faire ici ? ». C'est plutôt une impression, mais qui est bloquée quand même. Ça me trottine un peu dans la tête… Je sais que j'ai tous mes droits d'être à Paris et d'y être bien, tout simplement. Je le sais, mais parfois j'ai ça qui me vient en tête… À Paris, il y a la Villette aussi, mais je ne compte pas trop ça comme Paris. Je vais toujours dans le parc. J'aime bien le parc de la Villette, le cinéma, la Cité des sciences… J'y vais pour réviser.

On était dans un délire, genre « Paris, c'est beau, Paris, c'est trop beau ! »

Inès
20 ANS
PANTIN

Avec une copine, on était dans un délire… On était dans un délire, genre Paris, c'est beau, Paris, c'est trop beau ! Enfin, c'est la classe ! Et puis il y avait une série aussi, c'était Gossip Girl, genre les filles qui avaient de l'argent, de beaux vêtements et du coup, moi, avec ma pote, à chaque fois, on rêvait… On disait : « *c'est sûr, plus tard, on vivra sur Paris ; on aura de beaux vêtements* ». On était dans ce délire. Donc, on allait sur Paris parce que Paris c'est beau, c'est classe et ça nous faisait plaisir d'aller là-bas. Franchement, maintenant j'ai grandi, je suis mature et tout. Mais quand j'étais petite, c'était ça mon rêve, c'était on va sur Paris, plus tard appartement sur Paris et tout. C'était ça le rêve. C'était comme ça que je voyais les choses. […] Je prenais le métro, la ligne 7, avec mes copines. Je ne sais plus si on allait à Châtelet, mais on faisait le Louvre, des endroits comme ça. On aimait bien visiter les musées et on était trop à fond dans juste le fait de sortir. Moi, j'aime bien sortir… Et aussi il y avait un chèque bon plan qui était fourni par la mairie et c'était par exemple une visite gratuite au musée d'Orsay, des choses comme ça et, du coup, chaque été on prenait le métro et on faisait des trucs. On allait à la tour Eiffel ! On ne faisait pas grand-chose, juste le fait de sortir… J'habitais à l'époque les Quatre-Chemins et je ne pensais qu'à me barrer. Quand je partais sur Paris, j'étais dégoûtée de rentrer à Pantin. Aujourd'hui, je trouve que Paris, c'est trop actif : il y a trop de circulation, trop de va-et-vient, et je trouve ça sale. Paris, c'est pour faire des activités, mais ce n'est pas un lieu où je vivrais. Et aussi, c'est cher. Et puis je me rends compte qu'il y a tout à Pantin. Paris, ça ne m'intéresse plus. Dans l'idéal, j'aimerais bien trouver un appartement sur Pantin plus tard. Mes parents me le disaient et maintenant c'est aussi ce que je me dis : on est vraiment dans une bonne ville.

Le magasin Tati à Barbès, Paris 18e. Photo Ténin Sissoko.

Ahmad Zeidan
20 ANS
PANTIN

Je ne rabaisse pas ma banlieue par rapport à Paris

On n'oublie pas d'où on vient, comme on dit. Ce n'est pas parce que, demain, je serai ingénieur, que j'oublierai ce que j'ai vécu quand j'étais jeune. Loin de là. Jamais, je n'aurai la grosse tête. Jamais. Toujours humble. C'est-à-dire que si demain — je l'espère — je suis un grand cadre, je n'oublierai jamais. Si demain, j'ai l'occasion de m'acheter un appartement haussmannien, je ne le ferai pas. Je resterai dans ma banlieue. Je ne rabaisse pas ma banlieue par rapport à Paris. Pantin, pour moi, c'est Paris… Je vois même Pantin meilleur que Paris. Donc je ne vois pas pourquoi j'irais acheter autre part. Si je peux acheter, j'achèterai à Pantin, c'est sûr. Peut-être pas une banlieue à côté, parce que ça ferait mal au cœur, j'ai quand même grandi ici ! Si je peux acheter à Pantin, j'achèterai à Pantin. […] Après si Pantin prend la grosse tête, je serai obligé de partir. Si Pantin devient Paris et si Pantin prend la grosse tête sur les prix, je serai obligé d'aller ailleurs, c'est sûr. Ce serait dommage… C'est juste pour dire que je ne rabaisse pas la banlieue. Clairement pas. Enfin, c'est une ville quoi : c'est du béton, des arbres, comme à Paris, sauf qu'à Paris c'est dix fois plus cher.

Riseleine
23 ANS
CLICHY-SOUS-BOIS

À Paname, les gens, ils font leur vie

À Paname, les gens, ils font leur vie : ils ne vont pas regarder à droite, à gauche. Ils font ce qu'ils ont à faire. Ce qui est bien à Paris, c'est que tu peux te poser à une terrasse, un café mixte et il n'y a pas les gens qui vont dire « oh, il y a une fille nanana ». Faites ça à Clichy, vous allez voir tous les regards que vous allez avoir sur vous. Franchement, à Paris, il y a plus de libertés vis-à-vis de la mixité et il n'y a pas le regard des gens sur vous. Déjà se poser dans un café filles-garçons, se poser avec son keumé ou avec des potes ou même se poser avec son petit ami — il est noir — non ! La fille qui le fait ici — pourtant les garçons sont mélangés, il y a des Africains, des Asiatiques, des Maghrébins — si la sœur d'un rebeu sort avec un renoi, ça ne va pas le faire… Pourtant son frère, il a des amis renois ! Ici, ça va parler. Ça va beaucoup parler. Après, moi, je m'en fiche, ça ne m'atteint pas ce que les gens disent, mais vraiment pas… À Paris, une fille toute seule, elle a une pause de travail, une demi-heure, elle se pose là-bas et tout, une petite cigarette à la main. Sortir sur Clichy, ça dépend où. De toute façon, il n'y a pas d'endroit où sortir. S'il y avait un beau café, un Starbucks, moi, j'irais sans problème, un beau Starbucks bien placé et tout. Franchement ce serait bien ! Mais non : on n'a que des cafés rebeus ou turcs. Ça ne donne même pas envie d'y aller : tu vois tous les papas ! Ce n'est pas la peine.

Les villes que je fréquente le plus

Emma
17 ANS
VERT-SAINT-DENIS

Les villes que je fréquente le plus, c'est Cesson et Vert-Saint-Denis… En sixième, cinquième, j'ai commencé à sortir un petit peu plus loin, vers Cesson… Tout ça à pied. Puis après, en quatrième, j'ai commencé à prendre le bus, quand même. Toujours dans les mêmes endroits, parce que moi je ne bouge pas. Je ne bougeais pas vraiment quand j'étais au collège. Je restais vraiment entre Cesson-la-Forêt au plus loin, et Vert-Saint-Denis au plus proche. Parce que j'avais la flemme de marcher, parce que je ne voyais pas pourquoi aller plus loin alors que j'avais mes ami·es ici. En seconde, j'avais des amis qui étaient potes avec d'autres amis, donc qui n'habitaient pas forcément ici, c'est-à-dire ils étaient à Savigny-le-Temple, à Combs-la-Ville… Et quand ils nous invitaient à des soirées, on bougeait à Combs-la-Ville. Je prenais le 42 jusqu'à la gare de Cesson, puis après je prenais le train jusqu'à Savigny-le-Temple et ensuite encore un autre bus… Souvent mes parents n'étaient pas au courant : je n'avais pas envie de leur dire que j'allais là-bas parce qu'ils ne voulaient pas vraiment que j'y aille… Même encore aujourd'hui, si je leur dis que j'ai une soirée à Savigny ou Combs… Déjà, Mélanie — c'est une pote à moi — elle habite à dix minutes de la maison, si je reste jusqu'à minuit chez elle, j'ai droit tout le temps à « *tu rentres tard, t'as que dix-sept ans* ».

J'aime beaucoup Fontainebleau, mais c'est petit. J'y vais avec ma maman : on se fait des restos souvent toutes les deux. On va jusqu'à Châtelet en train avec Andréa. On part la journée, on rentre vers 20 heures maximum. Je ne vais pas rester plus tard : s'il n'y a plus de train… Si c'est supprimé… Paris, cette année, j'y suis allée deux fois, il me semble, pour un concert, pour des concerts. J'y vais souvent pour des concerts ou des spectacles avec ma mère, et sinon j'y vais avec Andréa pour aller faire les magasins, maximum dix fois dans l'année, un peu plus peut-être.

Banlieue

Voir aussi:
Changement urbain
Confinement
Culture
Discrimination
Engagement
Famille
Filles / garçons
Foot
Maraudes
Origines
Quartier
Sport

Banlieue / Paris : quelques lectures…

- David Lepoutre, *Cœur de banlieue*, Odile Jacob, 1999.
- Nicolas Oppenchaim, *Adolescents de cité. L'épreuve de la mobilité*, Presses universitaires François-Rabelais, 2016.
- Fabien Truong, « Au-delà et en deçà du périphérique. Circulations et représentations territoriales de jeunes habitants de Seine-Saint-Denis dans la métropole parisienne », *Métropoles* [En ligne], n° 11, 2012.

À voir…

Les vidéos qui mettent au centre de leur interrogation la banlieue, ses spécificités ou la relation avec Paris sont peu nombreuses. Néanmoins, « **Un tour au Qwartz** » souligne, entre dérision et humour, la place du centre commercial dans la vie des jeunes banlieusards. Architecture, couleurs, matériaux, vaste terrasse et transparence vers la Seine contrastent avec un environnement de bitume et de grisaille. Sa dimension récréative est traitée avec ironie : sur un rythme accéléré, la caméra suit deux jeunes filles qui découvrent le nouveau centre commercial et ses attraits : la borne wifi gratuite, l'aire de jeu pour enfants, l'espace gymnastique tandis que la conclusion se moque de la proximité spatiale entre la salle de sport et la pizzeria. Deux autres vidéos abordent l'éloignement de la banlieue et la centralité des transports en commun pour ses habitants. « **La gare de Cesson** » suit un groupe de jeunes du parking de la gare au Transilien en passant par un bus Transdev : voies ferrées, arrivée du train, montées et descentes incessantes d'escaliers et gros plan du panneau des gares desservies : Melun d'un côté, Châtelet-les-Halles de l'autre… « **Métro, boulot, dodo** » suit une lycéenne de Clichy-sous-Bois contrainte à prendre quotidiennement les transports en commun pour se rendre au lycée : sonnerie du réveil dans la nuit, toilette, départ de la maison à 6 h 50, attente à l'arrêt de bus rythmée par le tic-tac d'une horloge. Le sommeil s'invite durant les cours, et l'épuisement contraint la lycéenne à décliner une sortie entre copines. De retour chez elle, un plan fixe la cadre devant sa boîte aux lettres d'où elle extirpe un prospectus annonçant des jours meilleurs : le nouveau métro Paris-Clichy-sous-Bois promet la capitale en 20 minutes.

https://jdqv.fr/qwartz

https://jdqv.fr/cesson

https://jdqv.fr/dodo

Dis-moi ce que tu manges… les pratiques alimentaires des jeunes et la recherche

Fanny Salane
SCIENCES DE L'ÉDUCATION

J'ai tenu à ce que ce mot soit présent dans l'abécédaire car il m'est apparu assez vite que la nourriture avait une place importante pour les jeunes mais également pour et dans la recherche. Centrales dans les sociabilités juvéniles, les pratiques alimentaires constituent des éléments précieux de compréhension du rapport au quartier, à la religion, aux origines. Par ailleurs, le processus de recherche avec les jeunes s'est lui-même fortement appuyé sur des expériences culinaires et des partages de moments conviviaux autour de la nourriture. Ces moments n'ont pas été dénués d'incompréhensions ou de décalages mutuels, tant la nourriture est un marqueur social et identitaire profond, et qu'elle véhicule par-là de nombreux clichés. Le choix même du mot kebab est une mise en abyme de ce constat : il symbolise la richesse et la complexité d'une recherche qui mêle des personnes aux âges et aux provenances territoriales (province / Île-de-France) différents, deux caractéristiques qui semblent influencer l'usage du terme kebab ou grec.

Les pratiques alimentaires des jeunes

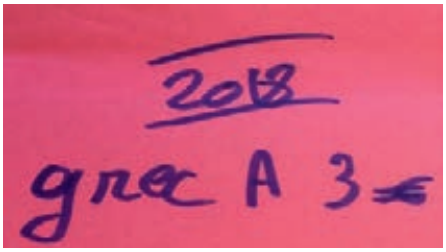
Les pratiques alimentaires sont différentes selon l'âge, la culture, le sexe, la classe sociale, et il est souvent avancé que celles des jeunes, qui plus est de milieux populaires, seraient caractérisées par leur nocivité (malbouffe, alimentation trop grasse et trop sucrée), leur dérégulation (grignotage, snacking) et leur individualisation. La recherche montre une situation beaucoup plus complexe, et notamment une hybridation des normes et des cultures, qui participe à la construction identitaire de ces jeunes. Les pratiques formelles s'articulent avec les pratiques informelles, les collectives avec les individuelles, les familiales avec les amicales ou amoureuses.

Les pratiques alimentaires des jeunes font partie intégrante des sociabilités juvéniles, notamment amicales. Le déplacement et la consommation se font donc rarement en solitaire, et rarement en groupe mixte. Ces pratiques sexuées s'articulent à des pratiques géographiquement situées : si le grec est une figure emblématique du quartier (surtout pour les garçons), la fréquentation des centres commerciaux, dans la ville ou dans d'autres villes, est associée au McDo ou au Paradis du fruit (restaurant certifié halal). La sortie en groupe, pour aller manger, est une pratique fréquente pour les filles : elle correspond à une construction de la liberté et à une expérience de la diversité culinaire. Cette pratique dessine alors une géographie de la banlieue et de Paris plus large que celle du quartier. Cette circulation dans des espaces divers peut être illustrée par l'opposition souvent évoquée par les filles entre le café du quartier et le McDo. Le premier est un espace qu'elles ne fréquentent pas, voire devant lequel elles appréhendent de passer ; a contrario, le McDo apparaît comme un lieu pour tout le monde, dans lequel filles et garçons se mélangent. Ainsi, la mixité peut à la fois être totalement absente de l'espace public comme en faire intégralement partie. Dans cet univers des pratiques alimentaires, aller au restaurant revêt une place à part : c'est une occasion festive de fêter son anniversaire entre copines, d'emmener son amoureuse dans des endroits chics, ou encore de découvrir de nouvelles saveurs, de nouveaux plats, de nouveaux lieux.

Le quartier est également le lieu où les traditions culinaires se perpétuent que ce soit au sein des foyers […] ou dans l'espace public…

Ainsi, loin de dessiner une carte uniforme, les pratiques culinaires et alimentaires des jeunes relèvent de l'hybridation des usages, des cuisines et des cultures.

Les commerces, les restaurants, les bars sont des lieux fondamentaux dans la vie d'un quartier et plusieurs espaces de restauration sont cités et situés sur les cartes mentales du quartier dessinées par les jeunes. À Pantin, lors d'une promenade urbaine, un grec est mentionné par des jeunes comme marqueur du quartier « Église de Pantin » et lieu de rassemblement, d'autant plus prisé qu'il a été le premier à pratiquer des prix très abordables. À Vert-Saint-Denis, un jeune évoque également un grec, lieu de rencontres intergénérationnelles, de construction identitaire pour lui, mais également porteur de représentations stigmatisantes de la part de certains habitants



et habitantes, qui le perçoivent comme un lieu racisé. Ce qu'il traduit avec beaucoup d'humour : « *Même les Blancs qui vont là deviennent noirs* ». À Corbeil-Essonnes, on se souvient de l'ouverture du Marché Frais qui a permis d'avoir les mêmes commerces qu'ailleurs ou encore du Quick enfin devenu halal (alors qu'avant, on devait aller jusqu'à celui de Fleury) comme moments mémorables des Tarterêts. Ces exemples mettent également en lumière le fait que l'accès à ces commerces permet de faire rentrer le quartier dans la normalité, la banalité, puisque l'on y trouve désormais les produits de consommation que l'on ne trouvait qu'ailleurs auparavant.

Par ailleurs, la réputation de certains lieux de restauration peut dépasser les limites du quartier ; notre recherche a permis d'identifier des lieux repères communs pour les jeunes de villes différentes, comme la sandwicherie-kebab Le 129 à Saint-Denis par exemple. Les réseaux sociaux participent à la construction de ces renommées et sont régulièrement consultés pour découvrir de nouvelles adresses, comparer leurs notations et regarder des photos de plats.

Le quartier est également le lieu où les traditions culinaires se perpétuent, que ce soit au sein des foyers, avec des pratiques de confection et de dégustation en commun, ou dans l'espace public, avec la vente à la sauvette de pastels et autres mets, et/ou de boissons (jus de gingembre ou bissap). L'alimentation (sa conception comme sa vente) est ainsi une composante importante de l'économie populaire, facilement accessible : pour financer des projets, les jeunes font des barbecues lors de tournois de foot ou proposent des prestations de traiteur lors d'événements.

Lors d'un atelier à Corbeil-Essonnes, nous explorons avec les jeunes les événements qui font partie de leur grande ou de leur petite histoire. Chaque jeune est invité à écrire sur un post-it ces événements, et à les commenter. Un jeune garçon se rappelle ainsi avec précision l'ouverture du « grec à 3 € », dans le quartier, en 2018. Pour lui, cela constitue un événement majeur pour la vie du quartier et la sienne, par le type de nourriture proposée et les prix pratiqués.

Barbecue aux Tarterêts, Corbeil-Essonnes, 15 mars 2019. Image Pop-Part.

Les jeunes ont décrit, dessiné et filmé leurs pratiques alimentaires ; nous avons aussi pu observer certaines de ces pratiques, et parfois y participer.

Celles-ci ont notamment été un moyen de saisir les rapports genrés et la répartition sexuée des tâches : qui fait quoi ? qui range ? qui lave la vaisselle ? Si l'on retrouve les répartitions traditionnelles, on constate également que les garçons s'acquittent de tâches ménagères (faire et porter les courses), notamment parce que certains y sont habitués au sein de leur foyer, sans que cela remette en question des pratiques culinaires genrées. Par exemple, les garçons s'occupent du barbecue et plus généralement de la viande ; les filles s'occupent du dessert et de la vaisselle. Les rapports intergénérationnels s'articulent aux rapports de genre : qui achète pour qui ? qui cuisine pour qui ? Des mères sont sollicitées pour cuisiner pour des événements de la recherche, des filles doivent partir des ateliers pour faire à manger pour leur fratrie, des « grands » arrivent aux ateliers avec de la nourriture pour les « petits », les petits sont sommés d'aller acheter une canette pour les grands. Dans un groupe de filles et de garçons, les filles vont ranger, les garçons, si on le leur demande ; en l'absence de filles, les grands vont demander aux petits.

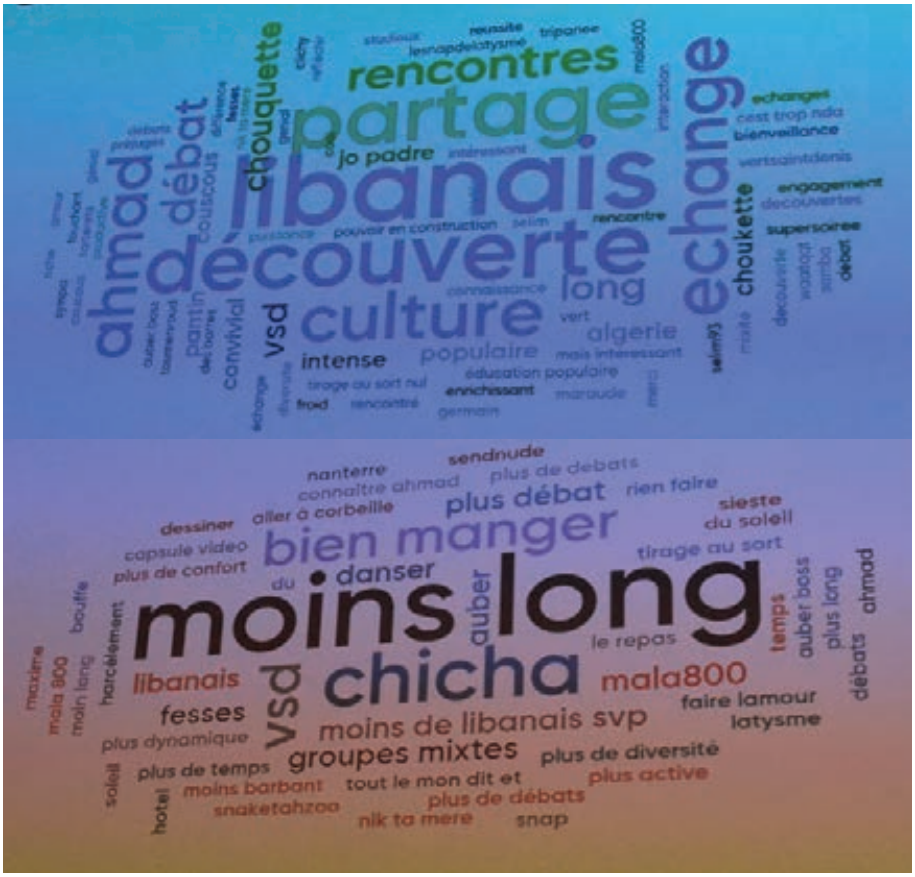
Enfin, la nourriture apparaît comme une pratique de partage et de solidarité incontournable : pour preuves les maraudes ou les distributions alimentaires pendant le confinement dans lesquelles de nombreux jeunes étaient impliqués.

La nourriture dans la recherche

La nourriture a été l'objet de questionnements et de tâtonnements tout au long de la recherche : la plupart des ateliers comportaient un rituel consistant à proposer un en-cas, sucré ou salé. Comment maintenir cette convivialité pendant le ramadan ? Proposer de la nourriture pouvait-il être perçu comme un manque de respect par certains jeunes, comme une imposition ou une forme de contrôle par d'autres ? Le fait d'être dans une démarche participative, avec les jeunes et les professionnels et professionnelles de la jeunesse a alors été une ressource précieuse pour prendre des décisions qui paraissaient les plus adaptées au contexte et à la situation. De même, en amont de la rencontre organisée avec tous les jeunes en novembre 2018, la question des repas a été une préoccupation forte dans l'équipe d'organisation : comment nourrir plus d'une centaine de personnes, sans pouvoir faire chauffer les plats, sans que cela soit trop salissant, etc. ? Elle l'était également pour les jeunes, qui attendaient de cette rencontre de bien manger, et de la nourriture halal. Il a été décidé de faire appel à un traiteur libanais pour les deux déjeuners prévus, ce qui n'a pas été du goût de tous les jeunes comme le démontrent les nuages de mots ci-après. Lors du dernier temps de la rencontre qui a été consacré à une évaluation, il est notable qu'à la question « *Si je devais choisir deux mots pour parler de ce week-end, ce serait…* », le mot ayant reçu le plus d'occurrences soit celui de « libanais » (on remarque également « chouquette » et « couscous » dans les mots proposés).

Et quand il a été demandé « *Et si c'était à refaire, j'aimerais…* », là encore, on voit apparaître des éléments autour de la nourriture :

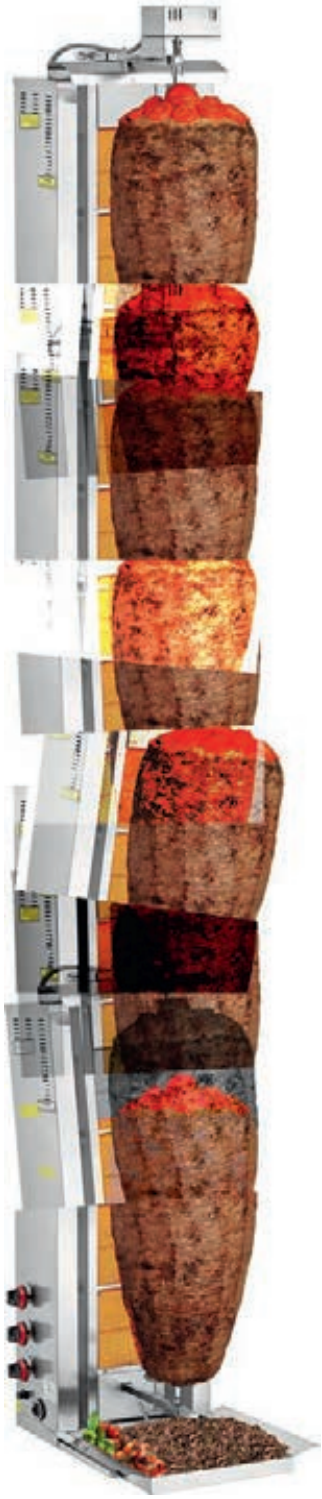
Enfin, la nourriture apparaît comme une pratique de partage et de solidarité incontournable…



Nuages de mots, 11 novembre 2018, « *Si je devais choisir deux mots pour parler de ce week-end, ce serait…* » et « *Et si c'était à refaire, j'aimerais…* ». Photo Sylvaine Conord.

« moins de libanais svp », « libanais », « bien manger », « le repas », « bouffe ».

Il semble qu'on ait ici l'illustration d'une incompréhension culinaire entre membres de la recherche, certains et certaines trouvant cette nourriture insuffisamment roborative et carnée, d'autres appréciant sa fraîcheur et ses déclinaisons végétariennes. Beaucoup sont alors sorti·es de l'école d'architecture de Paris La Villette (dans le 19e arrondissement) où nous étions, pour aller manger dans le quartier, notamment au grec. Cet événement a par ailleurs occasionné de nombreuses blagues tout au long du week-end. Comment ne pas y voir un décalage ou tout du moins un désajustement social (et peut-être générationnel) entre jeunes, chercheurs et chercheuses ? D'autres petites mésaventures sont arrivées au cours de la recherche : dans la même veine, une chercheuse a préparé avec beaucoup d'attention une tarte chèvre-épinards pour une séance de travail avec des jeunes, tarte avec laquelle elle est piteusement repartie… Ainsi, la bonne volonté des chercheurs et chercheuses s'est-elle parfois heurtée aux habitudes gastronomiques des jeunes, aux projections qu'ils ou elles s'en faisaient ou à leurs codes et normes implicites (lors d'un atelier, apporter des biscuits 1er prix a été ressenti comme un affront par des jeunes). Au-delà de ces ratés, la nourriture a surtout été l'occasion de partager de nombreux moments joyeux et plus ou moins solennels avec les différents membres de la recherche : goûters informels, repas de rupture du jeûne



pendant le ramadan. Sur certains terrains, le contenu des collations a fait l'objet d'une discussion et d'une décision collective. À Pantin par exemple, les rencontres ayant lieu sur des temps de repas, le collectif de recherche a décidé d'un repas standard : chips, pain de mie, fromage à tartiner, jambon de dinde halal et sodas. Dans les dix villes concernées par la recherche, un événement a été instauré pour marquer symboliquement la fin des ateliers – même si la recherche continuait – et a été la plupart du temps culinaire : restaurant, repas partagé, pique-nique, barbecue, pot.

De manière générale, tout au long de la recherche, les jeunes, les chercheurs et les chercheuses, les professionnels et les professionnelles, ont préparé / apporté de la nourriture pour les autres. Ainsi, le dîner d'un des moments forts de la recherche a été organisé par les jeunes des Tarterêts qui se sont occupés de toute la logistique (les garçons, surtout les grands), ont préparé les pâtisseries (les filles) et ont mis à contribution les mamans du quartier pour cuisiner le couscous. Le rôle de la nourriture dans la recherche est encore, dans une large mesure, un impensé ; sans l'instrumentaliser dans la perspective de créer à tout prix une relation avec les différents acteurs impliqués dans l'enquête, il paraît important de la prendre en compte comme partie prenante du processus de recherche et comme espace de production de données. Elle permet également de mettre en lumière certaines tâches invisibles du travail de chercheur, notamment avec les jeunes : faire les courses, cuisiner, nettoyer, faire la vaisselle ; prendre en compte leurs goûts, leurs attentes ; respecter les prescriptions alimentaires… autant de petites tâches indispensables à toute recherche qui tente de combattre « l'indécence », selon le terme de Jean-Paul Payet, que l'asymétrie entre chercheurs et acteurs peut produire. ■

Le pique-nique de fin des ateliers à Pantin

Jeanne Demoulin
SCIENCES DE L'ÉDUCATION

On déballe ce que chacun a apporté et il y a beaucoup de choses. Plusieurs jeunes ont fait un vrai effort de ce côté-là. Qu'ils aient cuisiné eux-mêmes ou que quelqu'un de leur famille l'ait fait pour eux, beaucoup ont pensé à ce qu'ils allaient pouvoir apporter. Les autres ont fait l'effort d'acheter quelque chose et de ne pas arriver les mains vides. Notons qu'Ahmad a cuisiné des bricks et qu'il était assez fier d'avoir apporté cela (dans le WhatsApp il avait indiqué : « *je vais vous faire des bricks donc je garantis clairement pas un plat de fou malade. Ça se trouve ça va être de la pâte* », puis il avait envoyé dans l'après-midi une photo de l'emballage des feuilles de bricks montrant le pliage à effectuer en indiquant « *j'espère que c'est aussi simple* »). Manchita est venue avec des pastels, Hachimia avec des bricks faites par sa tante, Thibault avec des bricks achetées, Boris a fait « une sorte de gratin ». Côté chercheurs et animateurs également chacun a joué le jeu (Claudette a fait des cannelés, Jean une salade de fruits…). Bref, il y a beaucoup (trop) à manger. ■

Un pique-nique réalisé à la fin des ateliers à Vert-Saint-Denis. Image Pop-Part.

Voir aussi :
Filles / garçons
Grands / petits
Histoire
Origines
Quartier
Religion
WhatsApp & autres

Kebab : quelques lectures…

- Nicoletta Diasio, « Alimentation informelle ». *In* Jean-Pierre Poulain, *Dictionnaire des cultures alimentaires*, PUF, 2018, p. 39-45.
- Nicoletta Diasio, « Alimentation, corps et transmission familiale à l'adolescence », *Recherches familiales*, 11(1), 2014, p. 31-41.
- Isabelle Garabuau-Moussaoui, *Cuisine et indépendances, jeunesse et alimentation*, L'Harmattan, 2005.

À voir…

« La vie de quartier », manger des pastels au calme

Dans cette capsule vidéo, Mamadou a souhaité montrer ce qui, dans son environnement, reflète le mieux la convivialité et le vivre ensemble du quartier des Tarterêts. Il commence par filmer des femmes du quartier, qui vendent de la nourriture dans l'espace public. Ces dernières rient et font mine de cacher leur visage en voyant approcher la caméra.

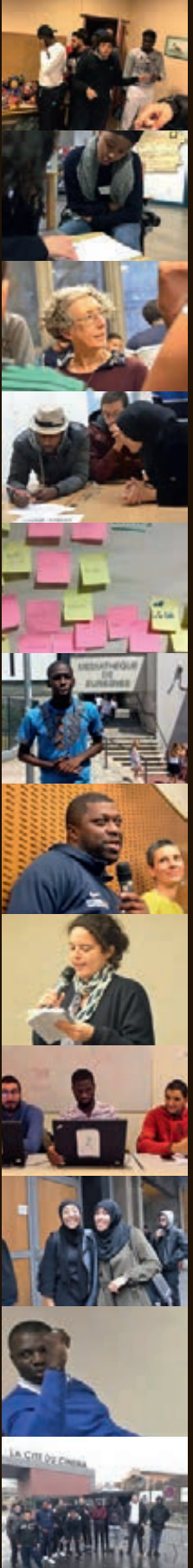
Il loue la qualité de la nourriture, sa diversité, ainsi que sa modicité, en égrenant ce que l'on voit à l'image : « *Ça ne coûte pas cher : 2 € la brochette ! Il y a des pastels, il y a du bissap, il y a du jus de gingembre, si vous voulez de la force !* ». Avant de déguster « *ses petites pastels au calme* », Mamadou résume la scène face caméra : « *Elles sont le brassage culturel des Tarterêts, ici, il y a beaucoup d'ethnies, et on se respecte tous* ». Une des vendeuses rebondit : « *Les Tarterêts c'est bien, il y a tout !* »

https://jdqv.fr/lavie

« Les Quatre-Chemins »

Jeanine filme les Quatre-Chemins à Pantin, nœud de circulation et de passage. Elle montre que c'est aussi un lieu de vie intense, d'une grande diversité culturelle. Elle y filme notamment les différents commerces, et s'attarde sur le marché. Dans la deuxième partie de la vidéo, elle présente plus particulièrement « *Chez Bernard… La meilleure boulangerie* », selon l'intertitre. Il est possible d'y acheter une glace à l'italienne, ce que font Jeanine et son amie Manchita. Le dernier plan les montre en train de la déguster avec un plaisir visible.

https://jdqv.fr/quatre



Jeunes de quartier

Le pouvoir des mots

Collectif Pop-Part
coordonné par Marie-Hélène Bacqué
et Jeanne Demoulin

Un abécédaire participatif

Qu'est-ce qu'être « jeune de quartier » ?
À quelle expérience sociale, urbaine, familiale ;
à quelles visions de sa place dans la société et
dans le territoire cela renvoie-t-il ? Ces questions
sont au centre de cet ouvrage, fruit d'une recherche
participative conduite dans dix villes ou quartiers
de l'Île-de-France et associant 120 jeunes,
une quinzaine de professionnel·les de la jeunesse
et une quinzaine de chercheur·es appartenant
à différentes disciplines.

La forme de l'abécédaire, dans lequel les voix,
diverses, de chacun·e entrent en discussion,
permet de naviguer, à partir des mots,
entre des territoires, des regards, des expériences,
des points de vue. Partir des acteurs et actrices
concerné·es permet de proposer des analyses
qui complètent ou même contredisent les
représentations médiatiques.

https://jeunesdequartier.fr

C&F éditions
imprimé en France
ISBN 978-2-37662-027-3
25 €

Avenir
Banlieue
Changem
Confinem
Culture
Discrimin
Engagem
Études
Famille
Filles / ga
Foot
Gilets ja
Grands /
Histoire
Kebab
Maraude
Médias
Origines
Police
Politique
Quartier
Religion
Sport
Structure
Violence
WhatsApp
Zyed & B

Jeunes de quartier